

L'écriture féminine chez Maïssa BEY

أ(ة). زاويدي أمال

جامعة المدية

Le plan:

- Introduction .
- La problématique .
- Le contexte socioculturel et politique, la crise algérienne et la situation de la femme .
- La biographie de Maïssa Bey.
- Au commencement était la mer.
- L'écriture féminine de la guerre d'Algérie.
- Surtout ne te retourne pas.
- Bibliographie.

The map:

–introduction.

–the problem.

The socio–cultural and political context, the Algerian crisis
and the situation of women

The biography of Maissa Bey

In the beginning was the sea

The feminine handwriting of the war in Algeria

Especially do not look back

bibliography

Introduction :

La littérature maghrébine d'expression française demeure un cahier de doléances, tant qu'elle est la seule annonciatrice des maux qui guettent une société obsédée par son désir de recentrement sur une authenticité mythique. En somme, elle demeurera un enjeu essentiel, c'est pour cela qu'elle vivra, pour la raison qu'elle est capable de se nourrir du réel pour s'ouvrir à l'universel.

En outre, cette littérature est riche en quantité et en qualité. C'est une littérature qui a, désormais, sa place dans le concert littéraire international. Effectivement, de grands auteurs ont marqué l'histoire littéraire culturelle et maghrébine, tels que: Mouloud Feraoun, Kateb Yacine, Mohamed Dib, Taher Benjelloun, Yasmina Khadra et d'autres dont les œuvres devenues universelles, objet d'étude et d'analyses académiques. La littérature maghrébine d'expression française, dominée par les noms d'hommes, a aussi donné aux femmes le droit à la parole et l'expression libre afin d'imposer leurs noms et leurs écritures.

Des noms de femmes ont illustré le patrimoine littéraire de cette région du Maghreb comme: Assia Djebar, Aicha Belbari, Maïssa Bey, Nina Bouraoui, Leila Sebbar, connues et reconnues de par leurs engagement littéraire.

Depuis des siècles, les femmes en Algérie sont tenues dans le silence ; mensonges et hypocrisie entourent leur condition. De la puberté à la maturité, entre ces âges où la femme, en Algérie, est supposée être désirable, elle devient l'objet de multiples tabous; elle est voilée, gardée comme un bien précieux, confinée dans un espace réduit, clos; ses pas sont suivis, sa conduite étroitement surveillée.

Elle devient *haram*, c'est –à–dire ce qui est sacré, tabou, défendu, ce que l'on doit cacher et protéger. C'est contre cela que Maïssa Bey décide de se battre : son écriture, du fait même de son existence, incarne la dissidence.

Dissidence, mais également paradoxe par la possibilité de vie et de mort : l'écriture est en effet Vie, Création et Espoir. Cependant, les mots sont plus

dangereux que les armes ; ils dévoilent ce que l'on ne doit pas montrer, ils disent ce que l'on veut cacher. Ainsi, témoigner, dire l'innommable, tel est le but de l'écrivaine dont l'écriture est à la fois dissidence et paradoxe. La romancière décida en 1996 de rompre le silence. A travers romans ou nouvelles, elle ne va cesser de jouer du "je" pour faire entendre des femmes bafouées, blessées, humiliées, insoumises, qui disent, au bord de la folie, leur révolte, leurs désirs, leurs déchirures...

Dans notre modeste contribution, on va essayer d'analyser l'écriture féminine chez l'écrivaine algérienne Maïssa BEY, et ce en se basant sur ses œuvres romanesques, en les analysant et en interprétant le contexte social dans lequel s'insère l'intrigue de chaque œuvre. Pour notre communication, on a choisi les romans : « Pierre Sang Papier ou Cendre » (2008), « Au commencement était la mer » (2011) et « Surtout ne te retourne pas » (2005).

On analyse alors dans chaque roman la symbolique de la femme et comment elle cherche son identité et est-

ce qu'elle peut arriver à son but dans les trois romans ? Nous essayerons de répondre à cette problématique en nous appuyant sur une approche théorique qui est « la sociocritique ». Donc, on se basera sur le contexte socio-historique, car cela nous permettra de connaître le genre et l'époque des trois corpus étudiés.

La problématique :

Dans notre travail, on s'intéresse surtout à savoir Comment l'écrivaine a-t-elle pu, à travers ses écrits, parler de l'identité perdue ? Est ce qu'elle a pu retracer dans ses œuvres romanesques l'histoire algérienne ? Quelle méthode a adopté Maïssa Bey dans ses écrits pour arriver à parler des problèmes sociaux et pour les remédier ? Est ce qu'elle a vraiment réussi à analyser le contexte social dans lequel s'insère l'intrigue de chaque œuvre ?

Le contexte socioculturel et politique, la crise algérienne et la situation de la femme :

Pour qu'on puisse mieux comprendre les messages que Maïssa Bey – comme les autres écrivaines

algériennes – veut communiquer par ses œuvres, il faut prendre en considération le contexte socioculturel, politique et religieux de l'Algérie pendant les années 90 qui influençait la place de la femme dans la société à un haut degré.

D'abord, voilà une description générale de la situation problématique de la femme algérienne :

« La structure familiale [au Maghreb] est de type patriarcal strict et de filiation agnatique (les enfants appartiennent, en exclusivité, au père et à la lignée paternelle); les femmes étant sous tutelle masculine. Le statut féminin qui découle de cette structure familiale est marqué par une infériorisation psychologique et morale doublée d'une surveillance constante et méfiante, coercitive (notamment affective et sexuelle). Le mariage est [...] une affaire d'arrangements entre familles et non entre individus. Les sorties hors du foyer ou de la famille sont déconseillées – voire prosrites – si elles ne sont pas accompagnées d'un homme de la famille. La répudiation est licite, de même que la polygamie. Toute activité

mettant en contact la jeune fille ou la jeune femme avec les hommes n'appartenant pas à la famille est mal perçue, sinon suspecte. De manière générale, la femme ne peut être crédible et détenir le pouvoir de la parole que lorsqu'elle est âgée »¹.

La biographie de Maïssa Bey:

De son vrai nom Samia Benameur, Maïssa Bey est née en 1950 à Ksar-el-Boukhari, petit village au sud d'Alger. Elle est mère de quatre enfants. "*Au commencement était la mer...*" est son premier roman. Elle a été « une enfant colonisée ». Son père, instituteur, combattant du FLN, a été tué durant la guerre de révolution algérienne.

Après des études au lycée Fromentin d'Alger, puis universitaires, Maïssa Bey est actuellement professeur de français à l'université de Sidi-Bel-Abbès dans l'ouest algérien.

¹ Sow, Ibrahima. 1991. «Les femmes sous tutelle masculine», dans Lacoste-Dujardin, Camille; Lacoste, Yves (éd.). *L'État du Maghreb*. Paris: La Découverte, p 220.

Elle a été longtemps professeur de français dans un lycée (Lycée En Nadjah) et elle exerce actuellement la fonction de Conseillère pédagogique pour le cycle secondaire, Nourrie, imprégnée de culture française, elle écrit dans cette langue, dont elle déclare qu' « il est bien plus réaliste de (la) considérer comme un acquis, un bien précieux, et peut-être même un « butin de guerre » ainsi que la définissait Kateb Yacine. »¹

Aujourd'hui Maïssa réside toujours à Sidi-Bel-Abbès où elle anime une association culturelle: «paroles et écritures».

C'est dans les années 90 qu'elle commencera à publier, sous le pseudonyme de Maïssa Bey. Elle entrera en écriture, dit-elle « parce qu'elle ne peut plus se contenter d'être le témoin passif d'une histoire, dont le déroulement violent interpelle toutes les consciences ».²

¹ Tiré de "*Cinq romans algériens*" Marsa, France, 199

² Entretien publié dans la revue « *Algérie Littérature action* » n°5, éd. Marsa, Paris, Novembre 1996.

En peu de temps, l’auteure a construit une œuvre véritable¹, constituée de romans, de recueils de nouvelles, de pièces de théâtres (dont certaines sont encore inédites, bien qu’ayant été jouées sur des scènes de France) sans omettre de très nombreuses participations à des ouvrages collectifs. Ce qui fait dire à Christiane Chaulet–Achour qu’ « aujourd’hui, incontestablement et depuis la fin des années 90, Maïssa Bey devient une référence incontournable de la littérature algérienne des femmes ».²

Au commencement était la mer :

Ce court roman, le premier de Maïssa Bey, raconte l’histoire tragique et la lutte quotidienne de Nadia, une jeune femme de 18 ans, qui découvre «la vie et l’amour et,

¹ Son œuvre lui vaut actuellement une reconnaissance certaine par les publics français et algérien, et ses ouvrages ont pour la plupart d’entre eux, été récompensés par des prix, dont le Prix des Libraires Algériens en 2005 pour l’ensemble de son œuvre.

² . Algérie Littéraire, côté Femmes : Vingt cinq ans de recherches féministes [Communication au colloque international : Le « Genre » – Approches théoriques et Recherches en Méditerranée – Unité de Recherche Femme et Méditerranée de l’Université de Tunis – Faculté des Sciences Humaines et Sociales, Carthage, Beït–al–Hikma, 15–17 février 2007].

conjointement, les lâchetés, les mentalités rétrogrades et la violence»¹ dans l'Algérie qui est en pleine guerre civile.

Nadia passe un été avec sa famille au bord de la mer, dans une petite maison prêtée par son oncle. Il y a avec elle sa mère, ses frères Salim et Djamel et sa petite sœur Fériel. Son père est mort dans un accident de voiture 10 ans auparavant. Djamel, son frère aîné, pense avoir trouvé sa vérité chez ceux qu'on appelle les intégristes. Pour lui, l'islam sert d'instrument de pouvoir et de mort. En fait, tout le pays est peu à peu gagné par l'islamisme radical et est déjà dans une crise de société. Dans ce contexte, Maïssa Bey met en scène le destin d'une femme musulmane qui est éprise de liberté, se trouve à la recherche de soi-même et de l'accomplissement de ses rêves (surtout en ce qui concerne l'amour et l'éducation). Nadia refuse les exigences des hommes à l'égard de la femme, l'ignorance de la plupart des femmes musulmanes traditionnelles quant à leur situation, les lois absurdes imposées par la culture et la religion ainsi que la guerre civile.

¹ Bey, Maïssa, *Au Commencement Était La Mer*, éd. L'Aube, 2003, p72-75.

Donc, elle a l'intention de transgresser ces règles, par exemple, en essayant de trouver de la liberté dans la nature, en lisant et en faisant des études. En plus, elle tombe amoureuse d'un jeune homme qui s'appelle Karim, mais cet amour ne dure pas longtemps: comme elle tombe enceinte, son petit ami la quitte et elle est forcée d'avorter l'enfant. Son histoire finit tragiquement, car son frère la tue en lui jetant des pierres parce qu'elle a enfreint les lois de la culture et la religion islamique.

Rares sont ces romans dont la force du texte continue d'imprégner le lecteur une fois le livre refermé. *Au commencement était la mer* en fait partie. Dans ce premier roman, Maïssa Bey dresse un portrait de l'Algérie aujourd'hui à travers les scènes de vie d'une jeune fille.

Elle restitue dans la fiction le cri du silence imposé par une société masculine, le cri de Nadia, qui tente en vain de vivre dans un pays en guerre civile, dans une maison où le frère aîné s'est enfermé dans la religion.

C'est pratiquement le cas de notre écrivaine lors de la rédaction de son premier roman dont l'histoire de Nadia

est l'illustration, c'est ici où dans une époque de guerre civile, Maïssa sentit la solitude également le besoin de combler le vide.

Comme la plupart des intellectuels algériens d'expression française, Maïssa Bey " écrit dans l'urgence " pour mettre à nu l'histoire immédiate, révéler par l'acte d'écriture des événements parfois confus. Afin de briser le silence, elle offre une peinture de la société par la fiction et notamment par le personnage de Nadia. La jeune fille, agitée par un fort désir de vivre en transgressant les règles imposées, trouve une forme de liberté dans la lecture et dans les sensations de liberté procurées par la mer. Elle devient le symbole de toute une génération de jeunes gens victimes de l'histoire de leur pays.

La recherche d'une identité :

La question de l'identité tourmente notre époque. Elle hante aussi bien le discours des philosophes, des psychologues et des sociologues que celui des journalistes ou des politiques. Ces discours nous décrivent un individu «postmoderne», caractérisé par une quête incessante de

soi ; quête ambivalente où l'affirmation identitaire devient à la fois un objectif exaltant et un fardeau accablant.

Mais l'individu n'est pas seul à poursuivre cette quête. Nombreux sont aussi les groupes sociaux tendus vers la recherche anxieuse ou la défense de leur identité : communautés ethniques ou régionales, mouvements féministes, minorité sexuelles, jeunes issus de l'immigration... etc.

L'identité lorsqu'elle ne se sent pas menacée, n'est l'objet d'aucune interrogation ; elle s'impose avec une évidence tranquille. C'est dans les moments de remise en question, de déni, de rupture, de bouleversement qu'elle devient problématique. L'incertitude et la fragilisation qui l'affectent sont les symptômes d'un « malaise dans la civilisation" qui mine les modèles, les valeurs, les repères traditionnels et les institutions qui les portent. Le couple, la famille, l'école, le monde du travail, la justice accusent des fissures profondes qui laissent l'individu inquiet et démuni.

Les statues, les rôles et les modèles identificatoires se brouillent si bien que la place de chacun devient floue et

changeante. La précarité touche aussi bien la profession l'emploi que les liens affectifs et familiaux renvoyant l'individu à lui-même et à un sentiment de confusion et d'instabilité.

L'identité est une notion paradoxale, d'une part, elle désigne le caractère de ce qui personnel et unique. D'autre part elle signifie la similitude entre plusieurs sujets appartenant à la même société notamment la société algérienne où Nadia présente un exemple parmi des milliers d'autres femmes algériennes qui cherchent leur identité.

Bien que Nadia se trouve dans une situation extrêmement difficile, il y a des sources différentes d'énergie, de bonheur et de liberté qui l'aident dans sa recherche d'identité.

La nature:

La nature est une telle source pour Nadia: elle est très impressionnée et éblouie par le paysage qui l'entoure et a des rencontres secrètes avec la mer. Ce n'est que

quand elle est seule sur la plage, le cœur rempli de sensations et d'émotions positives, qu'elle se sent libre:

*Instants volés de ses rencontres secrètes avec la mer. Tout de suite, dans l'air qu'elle respire, le bonheur [...] tout rose, avec de petits nuages blancs qui courent, là-bas, au ras des collines sombres. Debout sur la première marche, elle se laisse d'abord pénétrer par le flux des sensations qui affleurent sur sa peau en un lent frissonnement. [...] Elle salue le jour naissant comme au commencement du monde. Elle est seule. Plus seule et plus libre qu'elle ne l'a jamais été. Et elle court maintenant, les bras étendus, rêve d'oiseau qui fendrait l'espace sans que rien ni personne ne puisse le retenir.*¹

La mémoire :

La mémoire sert aussi comme source essentielle de soulagement et de bonheur. Donc, quand les problèmes et dangers quotidiens semblent devenir insupportables, Nadia essaye de se souvenir de son enfance, en particulier au

¹ Bey, Maïssa, *Au Commencement Était La Mer*, éd. L'Aube, 2003, p.10.

temps passé avec son père qui était un temps presque sans soucis:

Elle n'a gardé de souvenirs vivants que ceux de son enfance. Vivants. Ainsi, sous ses yeux fermés, le visage de son père. Il lui sourit. Il la prend dans ses bras. Il lui parle. Elle n'a aucun souvenir de sa voix. Ni des mots. Quelques-uns peut-être. Seulement la douceur. Seulement la tendresse. [...] Des reflets qui traversent les détresses de ses nuits. Quand elle y pense, même maintenant, elle a un peu moins peur. Elle a un peu moins mal. Les souvenirs des jours heureux estompent ces incessantes questions que personne, personne ne veut plus entendre.¹

Le savoir:

Le savoir est extrêmement important pour Nadia: elle le trouve dans les livres, et dans ses études de droit.

Surtout en ce qui concerne la lecture, elle a développé un enthousiasme profond qui lui permet de se

¹ Op. Cite, p 103.

retirer dans une réalité qui la protège de la réalité violente et horrible:

*Nadia lit. Elle n'entendra pas l'appel des muezzins. Elle lit comme on entre en prière, avec la même ferveur mystique, le même respect attentif. Le même oubli de soi et des autres.*¹

En plus, la lecture lui transmet le savoir nécessaire pour se développer mentalement et pour devenir plus forte face à la réalité violente et décourageante.

Malheureusement, dans la société, la littérature est considérée comme un danger qui pousse une jeune femme vers la transgression du système culturel et religieux :

Tout ce qu'elle sait, et qui est plus vivant que le monde autour d'elle, elle l'a appris, elle l'a découvert dans les livres [...] que toute petite déjà, elle dévorait à s'en user les yeux. Les livres que lui arrachait sa mère le soir avant de l'envoyer dormir. Dangereuses fréquentations.

¹ ibidem, p43.

Désemparée, elle les ouvre à présent, s'y accroche comme à des certitudes depuis longtemps éprouvées.¹

Dans le contexte de la lecture, le roman nous offre un aspect intéressant: «Bey transpose dans un contexte algérien le conflit entre Antigone et Créon, qui a fait d'Antigone un symbole de la résistance contre une loi injuste»² La parallèle entre Nadia et Antigone, éprises toutes les deux de liberté, est construite de la manière suivante: comme Antigone, Nadia rêve, veut vivre, se demande comment trouver du bonheur dans son pays, se révolte contre l'injustice et lutte contre un pouvoir totalitaire. Donc, dans leur recherche de – ou plutôt leur lutte pour – la justice dans une réalité pleine des lois injustes, ces deux femmes deviennent des individus opposés à la société. De plus, l'image d'Antigone est aussi une source d'identité, d'énergie et de bonheur pour Nadia:

Et quand elle découvre au hasard de ses lectures [...] criés par une autre jeune fille au nom étrange d'Antigone,

¹ ibidem, p 49.

² Ireland, op. Cite, p.54

*les mots qu'elle n'a jamais pu dire, quand elle retrouve [...] le même désir éperdu de beauté et de liberté, le même refus des mensonges et des compromissions, la même souffrance exacerbée à l'idée de dire oui à tout ce qui n'est pas juste, à tout ce qui n'est pas vrai, elle pleure enfin, sans vraiment savoir pourquoi, peut-être simplement parce qu'elle se sent délivrée de n'être plus seule.*¹

Ses études de droit à l'université rendent possible que Nadia éprouve le sentiment d'une certaine liberté parce qu'elles l'aident à supporter «*toutes ces menaces qui pèsent sur sa vie, sur des lendemains incertains, sur un quotidien aux odeurs de violence et de mort*»²

Comme son décision d'étudier est une autre forme de transgression des lois (surtout des lois familiales où tout le monde craint la vie de la fille dans une période où les attentats sont partout), elle doit cacher le fait qu'elle va à l'université et «*Accepter de vivre dans le mensonge*». Sans doute, a-t-elle peur et hésite d'abord, mais [...] elle

¹Op. Cite, p.50.

² Ibidem, p.50.

*apprendra très vite cependant à inventer des histoires. Des heures de cours imprévues. Des retards de bus. Des recherches à faire à la bibliothèque. [...] Sans trop donner d'explications, sans essayer de répondre aux questions qu'on ne lui pose même plus. Eux aussi, s'habitueront à ne la voir arriver que le soir, parfois à la nuit tombée, toujours très occupée, surchargée de travail. [...] Ce n'est pas de cette liberté-là qu'elle voulait, mais puisque c'est le prix à payer pour avoir le droit de vivre ses rêves.*¹

L'amour :

L'amour qui est une source de bonheur et de liberté des sentiments pour Nadia:

*Amour d'été comme dans les chansons. Une chanson, un refrain, un air qui l'habite, qu'elle fredonne pour elle seule, chaque instant de chaque jour. Elle est un fil tendu qui vibre au soleil, dans su l'eau, se déroule et s'envole au gré d'un regard, d'un sourire à peine esquissé.*²

¹ Op. Cite, p.76.

² Ibidem, p. 61.

Néanmoins, elle doit cacher son amour pour lui, car Djamel, son frère aîné, qui fréquente de plus en plus la mosquée la surveillance, réproouve sa liaison et menace même de la tuer – il s’est attaché aux valeurs musulmanes et devient de plus en plus extrémiste. En conséquence, malgré les sources différentes d’énergie, de bonheur, de liberté et d’identité, la vie quotidienne de Nadia devient de plus en plus difficile et insupportable.

Conclusion :

Au terme de cette présentation dont on n’ignore pas qu’elle est lacunaire, la richesse d’une œuvre comme celle de *Au Commencement Était La Mer* de Maïssa Bey ne pouvant se réduire à ce qui en a été dit dans ces pages, et ce, certains aspects nous en ont paru particulièrement importants. Et d’abord, une certaine relation au réel qui réussit à faire vivre, à faire voir un monde que l’on reconnaît comme le nôtre, avec les contradictions qui le définissent, la beauté du monde dans lequel sont placés les personnages et la violence de l’Histoire à laquelle ils sont confrontés, le courage et l’endurance des uns, la

violence brutale et aveugle des autres, l'injustice d'une société fondée sur l'inégalité et la solidarité qui se manifeste entre les faibles, l'acceptation des uns et le révolte des autres.

Dans *Au commencement Était La Mer*, Maïssa Bey nous présente un portrait de la réalité algérienne pendant les années 90 et avant tout de la situation dangereuse des femmes. À cette fin, elle se sert des expériences tragiques d'une jeune femme qui essaie en vain de vivre librement dans une maison où le frère aîné s'est enfermé dans la religion, dans une société caractérisée par le patriarcat ainsi que dans un pays en guerre civile:

Le motif principal [...] est le conflit algérien vu sous l'angle des conséquences qu'il entraîne pour les individus qui le subissent. [...] La structure romanesque épouse l'itinéraire d'un personnage féminin, en lutte contre la communauté, ses proches et les hommes.

Cet affrontement se manifeste autant à travers le langage de la société que dans les comportements et les

*règles de conduite qui régissent les relations entre les hommes et les femmes.*¹

Nadia, le personnage principal, a un fort désir de transgresser les règles imposées par la culture et par la religion pour qu'elle puisse mener une vie en liberté ... mais elle doit payer un prix fort, c'est-à-dire sa vie. Ainsi, Nadia devient un symbole tragique de toute une génération de jeunes femmes qui sont victimes de l'histoire de leur pays.

Certes, Nadia a pu transgresser les règles absurdes et injustes de la société algérienne mais hélas elle n'a pas eu tout ce qu'elle veut avoir. Son sort est pratiquement le même pour tout autre jeune fille qui essaye en vain d'être libre en cherchant une identité perdue entre les traditions et la Modernité.

L'écriture féminine de la guerre d'Algérie :

Des femmes algériennes écrivains ont pris la parole pour parler de la guerre et ses résonnances parfois

¹ Ibrahim-Ouali, Lila. «Ce quotidien aux odeurs de violence et de mort: Algériennes sur le champ de bataille». Francofonia, n° 43 (Automne 2002), p9.

terribles sur les individus. On peut citer en premier lieu Assia Djebar qui, après son premier roman intimiste *La soif*, paru en 1957, s'attellera à dénoncer l'oppression du système colonial dans des romans qui auront un très large retentissement. On peut citer ici « *Les enfants du nouveau monde* » (1962), *Les alouettes naïves* (1967) et bien plus tard *La Femme sans sépulture* (2002), sans oublier *L'Amour, la fantasia*, publié en 1985, texte majeur où s'entrecroisent l'Histoire collective d'un peuple violenté et l'histoire individuelle d'une femme devenue conteuse de cette violence. Ces textes abordent tous la situation vécue par les Algériens pendant la colonisation et plus particulièrement pendant la guerre de libération.

En 1979, paraîtra un roman de Yamina Méchakra ayant pour titre *La grotte éclatée* et qui met en scène des personnages en lutte pour l'indépendance de l'Algérie.

Salué par la critique, ce roman, préfacé par Kateb Yacine, véhiculera cette phrase si souvent citée : « A l'heure actuelle, dans notre pays, une femme qui écrit vaut son pesant de poudre ».

On va étudier le roman *Pierre Sang Papier ou Cendre* écrit par **Maïssa Bey**. Ce livre est né d'une commande, ou du moins d'une sollicitation réitérée de Jean-Marie Lejude, le metteur en scène qui en fera l'adaptation théâtrale en 2008, après la promulgation de la loi du 23 février 2005 évoquant les bienfaits de la colonisation, puis le discours de Dakar du Président Sarkozy en 2007.

Suite aux réactions de nombreux écrivains – africains et français notamment – à ce dernier, **Maïssa Bey** a pensé qu'il fallait que les Algériens réagissent. Mais elle voulait revenir sur cette réalité coloniale en tant qu'écrivain, "en essayant d'imaginer la vie quotidienne en ce temps", d'imaginer "les effets de la colonisation sur le peuple algérien"¹. Pour retracer cette histoire, Maïssa Bey opte habilement pour un narrateur extérieur lui assurant un certain recul tout en passant par le regard d'un enfant – ou plutôt de «*l'enfant*», symbole d'innocence. Cet enfant aux

¹ Voir l'entretien donné par l'auteure au journal algérien en ligne Expression DZ.com en 2008 sur ce site : <http://yahia-ksentina.blogspot.fr/2008/05/massa-bey-pierre-sang-papier-ou-cendre.html>

aguets, ce Candide garant de la vérité, ouvre grand les yeux et les oreilles et se pose des questions que ne se poseraient peut-être pas des adultes trop formatés, mais il ne laisse pas couler ses larmes, domine sa peur et ravale sa colère. Il est la «*sentinelle de la mémoire*» qui va voir défiler plus d'un siècle de colonisation et enregistrer tous ces éléments disant d'où il vient. Une mémoire qui éveillera les consciences et permettra au peuple et aux individus d'accéder un jour véritablement à la liberté...

Pierre Sang Papier ou Cendre est par ailleurs fragmenté en vingt-cinq courtes parties présentant une succession de scènes significatives illustrant certaines étapes, certains moments forts de cette longue période d'occupation qui marqua l'Algérie. Des tableaux qui décrivent cette histoire violente, d'une langue poétique seule à même d'en prendre la mesure. De dire la réalité de ce passé de dépossession et de déculturation, d'humiliation et de répression, de discrimination et d'injustice ordonnées ou tolérées par «*Madame Lafrance*», «*filles aînées de l'Eglise*» et incarnation des Lumières, au nom de sa mission civilisatrice.

Une France ironiquement personnifiée dont la langue et la culture imposées et les exemples historiques édifiants inculqués fourniront paradoxalement à ceux qu'elle asservissait en pensant ou prétendant les émanciper des armes pour la combattre.

A cette langue imposée par l'occupant qui lui fut enseignée par son père, à cette littérature française dont les nombreux écrivains, et surtout poètes la nourrissent, Maïssa Bey rend de plus un hommage appuyé.

Elle intègre en effet – sans guillemets – de multiples bribes de citations, ce "butin de guerre" miroitant venant élargir, enrichir le texte de ses réverbérations en le tissant d'imaginaires pluriels. Déployant une écriture poétique magnifique qui recourt largement aux images et aux symboles tout en jouant pleinement des sonorités et des rythmes, elle impulse à ce texte très visuel régulièrement scandé de répétitions et de refrains un balancement musical également fait d'alternance de phrases courtes et longues.

Nous saluons donc cette œuvre originale présentée comme roman mais qui n'est pas, à notre avis, un roman dans le sens normatif, puisque *Pierre Sang Papier ou Cendre* se caractérise par une sorte d'absence fiction dans le sens d'une histoire racontée; nous trouvons plutôt une suite de réflexions et d'opinions qui mettent en jeu l'Histoire et ses acteurs en personnifiant la France et le peuple algérien en cet enfant qui vit 132 ans. Mais ce n'est pas un traité non plus à cause de la prégnance des scènes décrites, qui mettent en valeur le vécu malheureux des habitants du pays.

Surtout ne te retourne pas :

Surtout ne te retourne pas est le septième titre de la romancière algérienne Maïssa Bey.

Empruntant une écriture polyphonique, le texte nous raconte le tremblement de terre qui a secoué l'Algérie en 2003. A l'ouverture du récit commence la dérive d'un parcours narratif qui entraîne le lecteur dans un imaginaire où se lit le mythe.

Le tremblement de terre qui secoue le récit, ouvre les béances d'une existence qui cherche à se nommer. Le gouffre dans lequel est précipité le lecteur laisse entrevoir dans les ténèbres de ses profondeurs l'inscription d'un certain nombre de croyances qui nourrissent l'imaginaire des femmes de la narration. Celles-ci, piégées par l'imprévisible, tentent d'improviser, d'inventer la vie.

Amina, personnage-témoin de l'événement, se retrouve au cours d'une fuite, dans un non lieu : premier indice d'une recherche de soi dans un ailleurs inconnu :

« Il paraît, dit-elle, que j'ai poussé un grand cri, un seul, juste avant d'ouvrir les yeux, je n'en ai aucune idée » (p. 19). Ce réveil annonce les mythes de création et d'origine : *« lorsque le Ciel et la Terre se sont séparés, que l'univers est par conséquent polarisé et organisé, qu'un ordre symbolique, cosmologique ou divin, s'est mis en place, et que cet ensemble de choses a permis un éveil vers une conscience génératrice, la création ou les créations, au sens propre du terme peuvent commencer »*

Si nous poursuivons l'exploration du texte, nous verrons comment la narration nous guide dans le labyrinthe mythique qui la structure. Alors qu'Amina tente de retrouver ses esprits, le lecteur s'accroche aux phrases pour retrouver le fil d'un récit dédaléen. Celui-ci, conscient du chavirement structurel, fixe des balises qui jalonnent un itinéraire. Ainsi certaines citations méritent qu'on s'y arrête :

« *Une voix voix-off nous murmure qu'une souffrance aiguë, plus farouche qu'un hurlement de femme, semble jaillir de la terre même.* » (p 13). Quelques lignes plus loin, elle nous fait sentir « *une odeur exsudée de cet immense cloaque à ciel ouvert, aux entrailles ouvertes... Elle s'insinue d'abord dans les plis de ma robe dit-elle. Puis elle glisse le long de mes jambes...* » (p. 14).

Face à ces énoncés textuels, le lecteur assiste-t-il à une naissance où tout est

« *Souffrance, hurlement, jaillissement, entrailles, glissement...* », Où est-il en train de revivre la fin d'un commencement ?

Pour retrouver la trajectoire scripturaire, il nous faut revenir à Amina. Ce personnage féminin victime d'amnésie enferme le roman dans une incertitude qui donne le ton à la lecture. Condamnée à l'errance, parce qu'elle a osé franchir les limites d'une maison.

La romancière utilise une écriture qui efface la possibilité d'un ancrage dans le temps et dans l'espace. Dans ce texte, il est presque gratuit de parler d'espace et de temps comme deux dimensions, alors qu'il y'en a une seule: l'espace temps parce que l'errance de la fugueuse est une figure inscrite dans le temps, celui qui lui réserve des surprises, celui qui l'oblige à choisir et à s'enfermer dans l'anonymat. Quelque part, vers la fin du récit, nous comprenons pourquoi il est difficile de s'acheminer dans cette narration frappée par la fatalité.

Au moment où la narration nous fait découvrir la raison du départ de la jeune fille, le cours des choses retrouve ses marques dans un décor où se joue le drame d'une vie faite de mensonges et de trahisons. Celle qui se

fait nommer Amina a fui un monde qui n'est peut-être pas le sien.

Pour combler la béance et apaiser l'intensité de la douleur, Amina épouse le statut de conteuse. En effet, l'œuvre de la romancière se déploie dans un mouvement lent de récits enchevêtrés, à la recherche d'une issue, suite au choc du tremblement de terre. Seule une parole infatigable pourrait justifier un acte et libérer des vies ensevelies.

De celles qui ont défié l'interdit. Sabrina une de ces femmes du camp joue avec les identités pour tromper le regard inquisiteur : *«...de ceux qui se croient investis du pouvoir d'interdire ou de permettre, d'émettre des sentences d'approuver doctement ou de stigmatiser les faits et dires de ceux et celles qui ne sont pas comme eux.»* (p. 24)

Comme Amina, Sabrina est un nom d'emprunt : *« ... un nom de guerre. La guerre qu'elle mène contre la misère. Avec pour seules armes son corps, son insolence et sa détermination »* (p. 110). Le projet initial du texte se

lit à travers la souffrance et le désespoir qui collent au quotidien de cette belle du jour et parfois de la nuit nourrit par l'espoir que « ...*bientôt, oui bientôt, elle sera chez elle, avec sa mère et sa petite nièce qui grandira, aimée et protégée.* » (p. 114).

Le voyage semble être long et pénible pour retrouver le paradis perdu, celui que des âmes en peine, trahies par un destin ont fui. Un destin qui guettait Nadia, un autre personnage du texte, le jour où elle avait menti à sa mère pour aller à la rencontre d'un amour interdit.

Depuis « ...*elle affronte le jour avec une certitude immédiate qui lui déchire les poumons et rend intolérable la brûlure de l'air qu'elle respire, la certitude presque inconcevable, inacceptable, de devoir la vie à une faute* » (p. 99).

On l'aura compris : *Surtout ne te retourne pas* est le roman de la faute.

Valsant entre un personnage – témoin et un personnage – narrateur, Amina revêt la fonction d'un personnage-métaphore. Sa présence dans le texte fait

miroiter les destinées féminines mises en scène par la narration. Elle est ce personnage synthèse dont les multiples facettes reflètent la complexité d'une société en prise avec ses paradoxes.

C'est ainsi que le lecteur apprend le pourquoi de la tragédie divine. Elle est avant tout humaine puisqu'au moment où le récit bascule dans l'enfance de la fugueuse, le lecteur découvre le meurtre du véritable père de notre protagoniste. Une mère meurtrière dit à sa fille : « *tu ne pourrais jamais imaginer, simplement imaginer combien de fois j'avais, seule dans ma cellule, rêvé ce moment- là...* » (p. 198).

Conclusion

Peut-on conclure cette lecture quand nous sommes conscients que d'autres mythes travaillent le texte en profondeur ? La conception cyclique de l'écriture, ses fluctuations, ses répétitions, ses ruptures réhabilitent le mythe de l'éternel retour dans une écriture dénonciatrice d'une histoire sociale en sursis.

Le livre de Maïssa Bey, en ouvrant des espaces, a permis à une mère, dans une sorte de Rédemption, de donner une seconde naissance à sa fille épargnée par le cataclysme.

Tous les chemins de traverse que nous avons empruntés dans notre parcours, et que nous n'avons pas retracés dans ce présent travail, confirment que la littérature, en convoquant diverses disciplines telles que l'anthropologie, la sociologie et la psychanalyse, pousse le lecteur à méditer sur son rapport au monde et surtout sur son devenir.

Bibliographie :

–BEY, Maïssa. Bouillon de Culture. « *Mon écriture est un engagement contre tous les silences* » [online]. In: www.algerie-dz.com .

–Bey, Maïssa, (2001), *Au commencement était la mer*. Paris: Calmann-Lévy.

–Bey, Maïssa, (2002). *Entendez-vous dans les montagnes...*, Récit, Ed. De l'Aube.

–Bey, Maïssa, (2008). *Pierre sang Papier ou Cendre*, Ed. L'Aube.

–Bey, Maïssa, (2005). *Surtout ne te retourne pas*, Ed. L'Aube.

–Le Goff, Jacques (1988). *Histoire et mémoire*, Paris : Gallimard, foliohistoire.

–RICOEUR, Paul, (2000) *La mémoire, l'histoire et l'oubli*. Paris: Seuil.

Sow, Ibrahima. (1991). *Les femmes sous tutelle masculine*, dans Lacoste-Dujardin, Camille; Lacoste, Yves (éd.). *L'État du Maghreb*. Paris: La Découverte.